« Etes-vous vraiment libre de vos actes ? »

Cet article met en scène les différentes expériences et observations rattachées à la notion de « libre-arbitre ». Comme nous l'avons vu en cours, une des premières difficultés est de définir le sens exact du terme. Il s'agit d'un mot que nous connaissons tous, qui fait du sens mais qui lorsqu'il s'agit de poser le sens exact du mot, donne lieu à autant d'explications qu'il n'y a de personne. Ce combat entre les philosophes, psychologues et neurologues dure depuis longtemps dans l'espoir de prouver ou non l'existence d'une telle partie à l'intérieur de notre cerveau. Ensuite vient le lien avec la conscience qui se définit ou non comme étant responsable de nos actes. Le libre-arbitre, même s'il n'a pas toujours été défini, est d'une importance cruciale pour tout individu responsable ; c'est elle qui nous individualise, qui nous empêche de vivre dans un monde déterminé et qui nous met tous sur un pied « d'égalité » face à la loi.

Indirectement, cela nous rapproche de la notion de personnalité ou du « moi » / « je ».

Ici, on décrit premièrement l'expérience de Haynes à propos d'un affichage de plusieurs lettres consécutivement et du choix d'une personne à presser un bouton volontairement. Le résultat en ressortant est que le cerveau émet des signaux jusqu'à 7 secondes précédant la décision consciente du choix. Suivant cette idée, la première conclusion qui intervient est "*Nous croyons faire des choix, mais ce n'est pas vrai*". Cela remet en doute déjà la notion de « volonté ». Comment savoir si nos choix résultent d'un processus conscient subjectif ou simplement d'une marche à suivre inconsciente reliée aux événements passés ? Pour tenter d'y répondre des chercheurs tentent de décoder de manière neurologique le fonctionnement de la volonté consciente. Seulement, comme suite à l'expérience de Libet en 1980, le débat s'intensifie avec pour objet que l'expérience mettant en scène un choix n'est pas suffisamment représentatif d'une volonté émanant d'un individu. Pour preuve, ils mettent en avant le fait que cela permettrait de déterminer le choix d'une personne à l'avance avec seulement 60% de certitude.

D'autres expériences du même genre ont été lancées notamment par Fried qui utilisait des capteurs implanté directement dans la tête pour déterminer les zones actives lors d'une prise de décision. Cette fois la situation ébranle l'idée que l'âme ne peut plus être considérée comme une entité indépendante du corps mais qu'elle en résulte. Le problème étant que les implications de telles conclusions pose est que au niveau sémantique comme conceptuel, cela remettrait en doute des fondements qui nous ont permis de nous organiser depuis des centaines d'années. Les philosophes avance l'argument que de telles expériences ne peuvent être validées que si elles portent sur des choix plus complexes que simplement choisir entre notre main gauche ou droite. La thèse déterministe sur le sujet impliquerait un bouleversement total au niveau de la loi ou de la morale. Owen Jones se penchera justement sur la question qui implique la responsabilité d'un individu. Vohs et Schooler ont ensuite prouvé grâce à la présentation ou non d'un texte déterministe à des sujets, que nous avons tendance à être influencé dans notre manière de relativiser nos valeurs suivant la thèse présentée.

La notion de libre-arbitre a depuis longtemps été un sujet d'étude qui portait sur le but de déterminer ou non son existence. Seulement, ces études ont, pour la plupart, été menées et expliquées sur la simple observation d'un signal cérébral. A moins d'identifier exactement l'origine de ce signal, il devrait nous être impossible de proférer une quelconque conclusion. Par exemple, de même que pour un ordinateur, lorsque l'on se trouve face à un problème qui sous-tend un choix, notre cerveau doit rassembler les informations nécessaires au niveau de la mémoire, morale, loi, raisonnement etc. Rien que le processus de la formation d'un mot doit passer par plusieurs filtres consécutifs pour arriver de l'idée à mot. Nous pouvons imaginer que pour certains individus, l'expérience de Haynes se résultera en plusieurs notions de choix à plusieurs niveaux. Par exemple en l'apposition d'une règle interne unique qui dictera les choix ou en primant un facteur quelconque. Si cette expérience avait prouvé qu'aucun signal n'était émis par le cerveau précédant le choix, cela n'aurait pas forcément pu prouver l'existence du libre-arbitre mais au contraire prouver que nous sommes capables d'aléatoire et du coup disculper la notion de choix et de libre-arbitre.

Si nos choix sont influencés par la publicité, consciemment ou non, par la politique, la loi, la religion, la morale ou les expériences passées, cela détermine-t-il toutes nos décisions ?

Nous pouvons présenter les même règle, la même éducation, les même valeurs à deux personnes différentes et observer deux réaction complètement différentes. Le fait est que nous vivons tous dans un univers qui tend à nous pousser dans telle ou telle direction. Ce qui fait la différence entre chacun n'est pas la chose présentée mais l'accréditation qui y est accordée. Il appartient à chacun de décider de l'importance que l'on accordera.

C'est, selon moi, ici que réside les deux problèmes fondamentaux liés à ces expériences sur le libre-arbitre :

Premièrement le cadre d'une expérience discrédite déjà une partie des résultats car l'esprit restera mitigé entre faire ce qu'il veut et faire ce qu'on lui demande.

D'autre part, avec plus de recul, prouver que le libre arbitre n'existe pas n'aurait concrètement aucun impact sur la tête d'un personne mais psychologiquement cela mènerai à la disparition de la notion de responsabilité, voire à l'apocalypse. Techniquement, si l'on considère que le libre-arbitre consiste en un choix sans aucune influence extérieure, cela le mettra au même niveau que l'aléatoire. Comment trouver les raisons qui ordonnent un choix qui n'en possède pas ?

Les métiers tel que profiler, psychologue, psychiatre, psychanalyste ou sociologue cherchent tous à comprendre le fonctionnement dans la tête d'une personne. Ces sciences à leur paroxysme peuvent au mieux trouver un lien avec la partie de nous sujette aux influences extérieures et non aux choix à proprement parler. Même si les raisons provoquent une action, l'excuse n'y est pas forcément, c'est-à-dire que l'importance accordée à une valeur serait toujours propre à chacun.

Pour donner une vraie valeur aux résultats, il serait donc nécessaire de faire des expériences à l'aide de sujets dont le profil psychologique montrerait un caractère suffisamment indépendant et dont le cadre serait complètement aseptisé. Une expérience qui mettrait en jeux des choix impliquant des choses communes à chacun en excluant les goûts ou les préférences particulières.